

L'ÉTERNEL RETOUR ET LA NAISSANCE DU TEMPS : ELIADE ET SCHELLING

JAD HATEM¹

ABSTRACT. *Eternal Return and the Birth of Time: Eliade and Schelling.* The reading focused on the comparison between the philosophies of time in the conceptions of Eliade and Schelling, taking into consideration Eliade's *Myth of the Eternal Return*, as well as his novel the *Forbidden Forest* and Schelling's lectures from the 1820s. It is a question of confronting the value of temporalities, real or unreal. It appears that even the time judged real by Eliade was considered unreal according to Schelling's criteria. A distinction must be made between the absence of time (A), a time that passes in a homogenous manner (A+A+A) and, finally, a real time (A+B+C) that introduces heterogeneity through the self-positioning of a present (the B of a decisive moment), which relegates A into the past.

Keywords: *time, real, homogeneity-heterogeneity, Kronos, Indra, Vishnou*

REZUMAT. *Eterna reîntoarcere și nașterea timpului: Eliade și Schelling.* Lectura noastră s-a axat pe o comparație între filozofiile timpului în concepțiile lui Eliade și a lui Schelling, luând în considerare *Mitul eternei reîntoarceri* al lui Eliade, precum și romanul său *Pădurea Interzisă* și prelegerile lui Schelling din anii 1820. E vorba de o confruntare a valorii temporalităților, reale sau ireale. Se pare că inclusiv timpul evaluat ca fiind real de către Eliade a fost considerat ireal după criteriile lui Schelling. Trebuie realizată o distincție între absența timpului (A), un timp care se desfășoară într-o manieră omogenă (A+A+A) și, finalmente, un timp real (A+B+C) care introduce eterogenitatea prin autopoziționarea unui prezent (B-ul unui moment decisiv), ceea ce îl retrogradează pe A în trecut.

Cuvinte-cheie: *timp, real, omogen-eterogen, Kronos, Indra, Vishnu*

« Le temps est irréversible » dit un personnage d'Eliade, et de préciser que tout le monde le sait. Traduction existentielle : « les instants courent les uns après les autres et chacun d'eux nous rapproche de la mort ». Il y a pourtant

¹ **Jad HATEM** est professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Il est directeur du Centre d'études Michel Henry et titulaire de la chaire d'anthropologie interculturelle Louis D. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et articles sur Schelling. Email : jad.hatem@usj.edu.lb

autre chose, proteste la conscience humaine (Eliade, *Forêt interdite* 63). Un des moyens d'y parvenir est, comme le fait un autre personnage d'Eliade, de sentir *comment* passe le temps en sorte de pouvoir l'empêcher de le faire. La chose est expliquée de la façon suivante : « Il ne vit plus, comme nous, d'après un horaire plus ou moins compliqué. Il ne tient compte que du temps cosmique ; du jour, de la nuit, des phases de la lune, des saisons. Et même ce temps cosmique, d'après ce qu'il m'a dit, sera un jour aboli pour lui » (79-80). De quoi résulte qu'il refuse le temps historique. De l'histoire certains ont la phobie, lui préférant l'immobilité de toutes choses (230). N'est-on pas en droit d'aspirer à sortir du Temps, pour, échappant à la terreur de l'histoire, vivre, ne serait-ce que de manière discontinue, dans un paradis retrouvé ou conquis ou même dans l'éternité ? (254, 267, 325). Sortir du temps ou se jouer du temps dont le récit *Dayan* (ch. II) nous apprend qu'il se contracte et se dilate selon les circonstances et dont *Le temps d'un centenaire* nous révèle que la foudre frappant l'occiput d'un individu le rajeunit de trente ans et le garde longtemps en cet état.

La soustraction au temps proprement humain qui constitue une réduction au temps cosmique, un philosophe comme Schelling en juge ainsi :

La nature se répète selon le cycle des mêmes apparitions ; là où elle ne produirait rien, il est concevable qu'elle marque le pas, tandis qu'elle demeure vivante en sa racine. Depuis ce temps où un empêchement est survenu, retentit l'ancienne lamentation : il n'y a rien de nouveau sous le soleil, toutes les eaux se jettent dans la mer, sans la remplir davantage. Chaque génération prend la relève de la précédente, pour sombrer à son tour, afin de faire place à la génération suivante, qui sombre elle aussi. Depuis ce temps, la nature est contre son gré *ouk èkousa*, comme le dit un Apôtre, soumise à la vanité, en ce qu'elle peine sans parvenir à rien produire. (*Introduction à la philosophie* 161-162).

Autant dire qu'elle est frappée d'insignifiance. De là l'allusion à la vanité qui remonte à l'exorde de Qohélet cité par le philosophe, dans ce même contexte, en son *Système des âges du monde* (210)².

On aura senti une différence dans l'appréciation du temps répétitif. Là on y adhère volontiers, ici on le récuse.

Il y a là pourtant à distinguer un temps qui se répète *ad nauseam* et un temps qui reproduit un acte primordial riche de sens, en récitant, par exemple, le chant de la création qui narre comment furent vaincues les puissances réfractaires à la production d'un monde (Eliade, *Le mythe de l'éternel retour* 70). Dans ce dernier cas, la reprise se veut efficace et entend précisément remédier à la déperdition de valeur qui frapperait le temps humain et cosmique.

² Voir du même *Initia philosophiae universae* (28).

Le mythe de l'éternel retour auquel Mircea Eliade a consacré le meilleur de son effort de phénoménologue des religions, stipule qu'un anéantissement périodique du monde a lieu, suivi d'une renaissance et ceci indéfiniment. Pour une conscience primitive cette eschatologie protologique advient annuellement à la jointure de l'hiver et du printemps. Pour une conscience plus développée, la périodicité est amplifiée. Elle se charge de grandes années successives, puis de cycles, le dernier desquels finit par être repris dans l'Un-Tout. Pour peu qu'un dieu suprême préside à cette débauche de retours, les mondes émanant de lui, il sera le seul être à survivre à l'ultime dissolution, disons mieux, lui seul surnagera, car, « rien ne subsiste en dehors de l'Océan primordial, sur la surface duquel dort le Grand Dieu Vishnou » (Eliade, *Images et symboles* 85). Cette version théiste ou panthéistique de l'absorption peut entrer en rivalité avec telle autre, athée, où toutes les formes s'abîment dans l'amorphe pour en ressortir pour une longue nouvelle carrière et ceci sans besoin de l'acte volontaire d'une entité supérieure, mais simplement à la faveur d'une combinatoire qui d'elle-même se reconduit *da capo* après chaque épuisement de tous les possibles.

Eliade rapporte à cet égard un mythe hindou. Ayant voulu rabattre le caquet du dieu Indra affligé d'une crise vanité après sa victoire sur le dragon Vritra, Vishnou prend la figure d'un enfant et lui révèle qu'il y eut d'innombrable Indras qui peuplèrent les innombrables univers qui l'ont précédé. La royauté d'un Indra dure 4 320 000 ans, un jour et une nuit de Brahma équivalent à 28 existences d'Indras. Immense est la vie d'un Brahma auquel succède un autre, et ceci indéfiniment. Vishnou demande alors :

Qui estimera le nombre des Univers, chacun ayant son Brahma et leur Indra ? Au-delà de la plus lointaine vision, au-delà de tout espace imaginable, les Univers naissent et s'évaporent indéfiniment. Comme des vaisseaux légers, ces Univers flottent sur l'eau pure et sans fond qui forme le corps de Vishnou. De chaque pore de ce corps, un Univers monte un instant et éclate. Auriez-vous la présomption de les compter ? Croyez-vous pouvoir dénombrer les dieux de tous ces Univers ? (Eliade, *Images et symboles* 78)

Passe, sur ces entrefaites, une grande colonne de fourmis formée d'anciens Indras.

Eliade commente : Indra sort alors de son ignorance car lui est révélée l'histoire véritable, celle de l'éternelle création et destruction des mondes, le Grand Temps, source de tout être et de tout événement cosmique. Conclusion : « C'est parce qu'il peut dépasser sa "situation" historiquement conditionnée et réussit à déchirer le voile illusoire créé par le temps profane, c'est-à-dire par sa propre "histoire" qu'Indra est guéri de son orgueil et de son ignorance » (Eliade, *Images et symboles* 78-80). Il en va de même pour tout homme qui écoute ce récit.

S'il est vrai que les sociétés archaïques pensent à se régénérer périodiquement par l'annulation du temps (Eliade, *Le mythe de l'éternel retour* 104), rêvant de flotter dans un « continué présent » (Eliade, *Le mythe de l'éternel retour* 105) fait de la réactualisation de l'événement inaugurateur, il faut bien admettre que seul l'acte inaugurateur, celui des origines, mérite le titre de commencement. Mais un commencement tel qu'il absorbe en lui tout commencement possible. Après lui, rien de nouveau ne saurait advenir. Un « soleil monotone » baudelairien, veillant de surcroît sur une « île paresseuse » (« Parfum exotique »)³, n'est pas propre à inaugurer des temps inouïs. Et de fait le néant qui menace, qui est exorcisé et contrarié par le rite répétiteur ne débute rien d'essentiel, quand bien même un néant relatif favoriserait la création sous forme de chaos à surmonter ou de substance amorphe où puiser puissance de vie.

Ce qu'Eliade appelle Grand temps est en réalité privé de durée puisqu'il se répète tout comme, dans le temps profane qohélézien, tout est repris dans une même forme, voire avec le même contenu, et ceci inlassablement. Que s'il convient, par un rite approprié, de revivifier le cours des choses, la reprise est requise de se calquer non pas sur la répétition elle-même, les ères où parurent les innombrables Indras, mais sur un seul acte, déchirant la compacité de l'être, et prenant statut d'immuable archétype. Si Eliade est fondé à soutenir que les primitifs opposent une farouche résistance à l'histoire, il ne me paraît pas que le temps dit profane soit dans la continuité de l'acte premier : celui-ci est déchirure, celui-là circularité.

Plutôt que Grand temps et temps profane, il convient de parler d'un temps réel et d'un temps irréel. Irréel est celui de la répétition, qu'il soit grand ou petit, sacré ou profane. Par exemple celui de l'éternel retour au sens large du terme (retour du différent) ou strict (retour de l'identique) dont on trouve trace chez Nietzsche. Il n'est pas question ici de revivifier l'être à la faveur d'un rite humain qui produit les cycles. On se contente d'enregistrer l'implacable logique inhumaine du temps cyclique objectif. C'est ici que le mouvement cosmique se dira aussi bien de l'humain. Qohélet l'avait fort bien compris qui ne se contente pas de clamer que le soleil se refait tel quel, puisqu'il précise que rien n'est nouveau *sous* le soleil. Ajoutons à ces distinctions une répétition intemporelle dont on trouve trace dans une pièce de théâtre imaginée par un personnage d'Eliade. Une explosion tue un soldat en train de lire une lettre de sa femme :

Il n'avait pas encore compris qu'il était mort. Il voulait à tout prix terminer la lecture de sa lettre. Mais, évidemment, ses efforts étaient vains. Parce que, en mourant, il était sorti du Temps. Il ne pouvait plus accomplir une

³ Ce qui fait penser aussi à Louis Ménard et à son « Prométhée délivré » : « J'ai compté des soleils le retour monotone ».

action qui nécessite l'écoulement du Temps. Si bien que, dans une certaine manière, il était condamné à lire, à l'infini, la même lettre, sans pouvoir jamais atteindre le dernier mot... (Eliade, *Forêt interdite* 504)

Qu'en est-il maintenant de la différence entre le temps réel et le temps irréel ?

Schelling formalise le temps répétitif au moyen de la série A + A + A pour en déduire que ce n'est guère là un temps réel. La chose est évidente quand on le représente sous la forme d'un mobile qui indéfiniment parcourt et reparcourt la circonférence d'un cercle. On pourrait dire alors que le cercle tourne en rond⁴. Or le temps n'est pas davantage réel quand bien même il irait en ligne droite, ce qu'Eliade n'a pas envisagé.

Considérons le premier point. Bien qu'elle ne confonde pas Kronos et Chronos pour en tirer argument que le temps dévore ses enfants suivant une formule élevée à la dignité d'adage unanimement reçu, la quatrième leçon de la *Philosophie de la mythologie* de Schelling n'en rapporte pas moins l'épisode kronien à une crise dans l'histoire naissante de la temporalité. Kronos relève d'un paradigme par ceci qu'il est négateur du temps réel, ce qui revient à dire qu'il l'a conçu avant d'en empêcher l'effectuation : s'avisant que Zeus, ses frères et sœurs sont présents à son esprit comme une menace, il les nie conceptuellement. Allant à l'encontre de la lettre du poème d'Hésiode, Schelling soutient que « Kronos ne produit rien, il dévore ses enfants dès avant leur naissance, avant même qu'ils ne voient le jour, au contraire du temps qui enfante, qui laisse exister ses enfants, pour ensuite les dévorer » (Eliade, *Philosophie de la mythologie* 193). Il y a donc ici à le distinguer de Chronos qui, lui, dévore ce qu'il a *mis au monde*. Une première caractérisation du temps irréel est précieuse : Kronos « n'est le Dieu que du temps *chaotique* » (Eliade, *Philosophie de la mythologie* 193). Ce dont le menace sa progéniture, c'est évidemment de lui succéder, ce qui se traduit ainsi : Kronos n'admet pas la succession qui est le propre du temps réel. En termes religieux, il veut demeurer le Dieu unique en accaparant pour soi tout l'être. Ce n'est donc pas seulement l'être-après qu'il récuse, mais tout aussi bien l'être-avec : lui seul. Il est clair que sans postériorité et sans contemporanéité, il n'est de place pour un temps réel. Schelling précise : « Il est la simultanéité *qui lutte* contre le temps ». À lui ne s'applique pas la sériation A + A + A qui ne donne jamais que l'idée d'un « temps apparent », par opposition au véritable⁵. Il n'est que A fixé à soi. Schelling se contente de juger qu'il n'est pas le Dieu du temps réel, mais qu'il l'est d'un temps irréel. En vérité, il n'est pas du tout le Dieu du temps, mais le Dieu négateur du temps. Il faut réserver à Chronos d'être le Dieu du temps irréel.

⁴ *Les Âges du monde* établissent qu'avant la temporalité, l'être est soumis à un mouvement rotatoire, un inepte tourbillon abyssal.

⁵ « Scheinbare Zeit » (Schelling, *Introduction à la philosophie* 162).

Du père de Zeus Schelling dit : « En refusant de devenir passé, il entrave l'ouverture au passé, au présent et à l'avenir, c'est-à-dire au temps *effectif* » qui ne survient « que lorsque quelque chose est posé comme passé » (*System der Weltalter*, XII 292). Tout le poids de la sentence repose sur le verbe *poser* typique de l'idéalisme allemand et qui suppose un acte, réfléchi ou préréfléchi. Poser le passé comme passé, c'est d'abord faire du présent autre chose que la continuation dans une seule coulée de ce qui a précédé et ceci sans rupture de niveau.

Il en résulte que la création s'appuie sur un mouvement tout à fait nouveau, un commencement à un degré supérieur, un temps en soi, soit A + B + C (*Initia philosophiae* 160-161), une suite de temps (*Philosophie der Offenbarung. Sämtliche Werke* XIII 308 ; XIV 110). A est mis au passé, non à la faveur d'un mouvement immanent à A, lequel ne saurait rien faire que se reproduire, mais grâce à l'autoposition de B qui est simultanément position de A comme passé. « Aussi longtemps que l'avant n'a pas trouvé son après, aussi longtemps par exemple que n'est posé que le moment = A sans que soit encore posé A + B, il n'y a pas non plus de temps et A se situe encore en dehors de la succession » (*Philosophie der Offenbarung. Sämtliche Werke* XIII 307). Question : est-ce que ce qui ouvre le temps doit se signaler dans le souvenir comme étant la chose marquante par excellence et ce palier auquel il conviendrait parfois de revenir dans la pensée commémorante ? Il semble que oui. Mais telle n'est pas l'opinion de Schelling : « Celui qui, en prenant une décision, se réserve le droit de la rappeler au jour, celui-là ne commence jamais » (*Les Âges du monde* 213). Certes le devenir récuse la régression, mais va aussi jusqu'à exiger que le commencement doive, pour être véritablement, se faire oublier, disparaître, sinon Kronos ne pourrait succéder à Ouranos et Zeus à Kronos. Tout cela donne ample matière à méditer.

La confrontation d'Eliade et de Schelling permet de distinguer 1/ l'éternité, le *nunc stans*, qui est l'instant dans un temps suspendu, ce qu'Eliade appelle « l'unique instant d'une infinie durée » (*Forêt interdite* 640), 2/ le hors-temps de la répétition immédiate, 3/ la vie simultanée, du saint par exemple, dans le temps et dans l'éternité⁶, 3/ le temps irréel circulaire (de la répétition médiate), 4/ le temps irréel linéaire cosmique et enfin 5/ le temps véritable potentié, le seul à comporter des actes irréversibles et irrépétibles qui font histoire.

Or bien qu'Eliade n'ait pas conçu formellement une temporalité potentiée différente d'une temporalité linéaire, il a eu l'intuition de celle-là lorsqu'il note dans ses mémoires que « l'amour peut constituer une rupture de niveau et révéler une nouvelle dimension existentielle – autrement dit l'expérience de la liberté absolue » (*Les moissons du solstice* 132).

⁶ Dans *Forêt interdite* on précise que : « seul un saint peut vivre à la fois dans le temps et hors du temps, dans l'éternité » (633).

Sauf exception, ces cinq temporalités se juxtaposent. À considérer la généalogie du temps proposée par Schelling, nous obtenons une succession : 1/ l'éternité, le non-temps absolu, 2/ le temps rotatoire kronien, 3/ le temps de la crise ou de la scission, 4/ le temps prophétique dans l'indécision du passé et du futur, 5/ le temps prétemporel de la clôture de Dieu dans la nature, 6/ le temps au sens propre du mot, humain, 7/ le temps qui n'est plus temps, celui du grand Sabbat du Septième Jour (*Initia philosophiae universae* 172-173).

BIBLIOGRAPHIE

- Eliade, Mircea. *Images et symboles*. Gallimard, 1952.
- *Forêt interdite*, traduit par Alain Guillerrou. Gallimard, 1955.
 - *Le mythe de l'éternel retour*. Gallimard, 1975.
 - *Le temps d'un centenaire* suivi de *Dayan*, traduit par Alain Paruit. Gallimard, 1981.
 - *Les moissons du solstice. Mémoires II, 1937-1960*, traduit par Alain Paruit. Gallimard, 1988.
- Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph von. *Philosophie der Offenbarung. Sämtliche Werke*. Cotta, 1856-1861.
- *Initia philosophiae universae*. Bouvier, 1969.
 - *System der Weltalter*. Klostermann, 1990.
 - *Les Âges du monde*, traduit par Pascal David. PUF, 1992.
 - *Introduction à la philosophie*, traduit par Marie-Christine Challiol-Gillet & Pascal David. Vrin, 1996.

